
Analyse du roman (XIXe siècle) - Semestre 3-
Professeur : Omar EL YAHYAOUI
(2021-2022)

Madame Bovary de Flaubert : lecture critique

Madame Bovary de Gustave Flaubert, est à coup sûr l'œuvre la plus remarquable, et en tout cas la plus étonnante, la plus digne du bruit qui s'est fait autour d'elle, qui se soit produite en France depuis la mort de Balzac. Sans doute, ce roman est d'une thématique riche et digne de lecture; on ne peut pas et on ne doit pas le laisser inaperçu. Déjà M. Sainte-Beuve, qui a trouvé dans *Madame Bovary* ce qu'il avait cherché dans son roman de *Volupté*, a consacré dans le *Moniteur* à cette première œuvre, un article fort étendu.

Madame Bovary est une provinciale, presque une paysanne, pervertie par l'éducation telle qu'elle se débite de nos jours. La serre-chaude du couvent a fait éclore en elle des fleurs hâtives qui ont besoin d'une rosée factice, d'un milieu artificiel. Cette jeune fille, agitée par une sorte de sensualisme mystique, prend un mari pour trouver l'amour, et prend un amant pour racheter la désillusion du mari ; mais après plusieurs chutes qui l'écoeurent sans la rassasier, qui la brisent et la dégradent, cette malheureuse s'aperçoit que l'adultère est, en somme, aussi trivial que le mariage ; et n'ayant que l'énergie du plaisir, sans avoir la force d'expier et de racheter sa vie, elle mange de l'arsenic à pleines mains, et meurt épouvantée d'elle-même et épouvantant ceux qui l'entourent.

Voilà le sujet ; il a sa moralité, son enseignement sévère, il montre le vide qui se fait dans les âmes par cette éducation incomplète développant l'imagination et les sens de la femme, sans développer en même temps son courage et sa raison. Quant au procédé de Flaubert, il participe de Balzac, auquel il emprunte, en l'exagérant encore, ce culte du détail ; cette analyse minutieuse qui prouve le principal par les accessoires. Mais peut-être Flaubert, en tenant à faire une œuvre impersonnelle, en disparaissant derrière ses héros a pu féconder cette description perpétuelle qui, manquant presque toujours de commentaire physiologique, finit par lasser l'esprit et par charger l'attention de minuties dont le secret échappe.

Nous constaterons que le socio-culturel est traduit avec un art infini. C'est de la réalité, il est impossible de peindre avec plus d'attrait cette grasse Normandie, dont Flaubert sait tous les horizons. Ce roman, écrit dans une langue habile, correcte, condensée, dans ce style magistral dont la perfection même consiste à n'avoir pas de qualités choquantes, ce roman a trop de peinture et pas assez de perspective. Le sacrifice de certains détails, qui est la stratégie des romanciers illustres, a semblé trop coûteux à Flaubert ; il a mis sa conscience à tout d'écrire et de décrire.

Mme Bovary a fait crier à l'immoralité ; le tribunal correctionnel, dans un jugement fort important, a honoré cette œuvre d'une théorie qui fixe la législation à cet égard, et en regrettant certaines touches hardies, certaines anatomies brutales, a rendu hommage au but élevé et à l'intention de l'auteur. Cette sentence, portée au nom de la société, doit être aussi le résumé de la critique.

La première lecture de *Mme Bovary* choque en effet une pudeur instinctive. On se sent l'esprit défloré par la précision de certaines enquêtes. L'âme s'attriste et ne s'émeut pas. Une révolte de la sensibilité fait rejeter d'abord le livre, et c'est dans ce premier mouvement qu'on croit à l'immoralité ; mais quand on cherche la preuve de cette impudeur ; quand on veut prendre Flaubert en flagrant délit de licence, quand on veut produire les passages scabreux, on ne trouve rien qui mérite ces colères ; et en sentant circuler partout un frisson sensuel qui s'arrête à l'épiderme, on se convainc que l'auteur n'a voulu que raconter sans idéalité. C'est là tout son but, et, disons-le, c'est là tout son défaut. Il est très utile de protester contre la sensiblerie, contre les fadeurs, dans une œuvre surtout où les excès de l'imagination sont dépeints ; cette sévérité pour l'extase est une nécessité ; mais en racontant les folies d'une femme amoureuse, Flaubert n'atteste jamais l'amour. Ce livre est plus qu'une ironie ; c'est une négation absolue. Ce qui nous choque, sans que nous nous en rendions compte, c'est le mépris souverain de l'auteur pour ses héros et pour leurs actes. Nous émouvoir pour des gens qui n'émurent pas l'écrivain lui-même ; nous intéresser à des êtres que le romancier ne juge pas intéressants pour lui, voilà la tâche de Flaubert ; voilà la flétrissure qui atteint le public et qui l'humilie, comme une obscénité. Il est bon de mépriser les hommes, mais à la condition de laisser entrevoir qu'on a des espérances supérieures à l'humanité. La satire nous plaît, mais à la condition qu'elle ait une sorte de violence qui permette de sourire d'Alceste par intervalles et de se reposer avec Philinte. Ce dédain calme, qui n'est racheté par aucune concession, cette absence de générosité, ce perpétuel envers de la vie exposé à nos yeux, voilà ce qui blesse ; cette crudité de mépris dans des formes charmantes, voilà la souillure. Un brutal révolterait ;

un écrivain poli et châtié comme celui-là commence par plaire et laisse l'amertume dans l'esprit.

En prenant un soin extrême de s'absenter toujours de son roman, M. Flaubert a pensé faire preuve d'une grande habileté artistique. Il a méconnu, selon nous, une loi nécessaire. Que nous importe Mme Bovary ! Eussiez-vous tout le génie de Balzac, si nous ne sentons pas derrière vos personnages la conscience, la foi, la protestation muette et pourtant sensible d'un homme qui ait nos illusions, nous ne nous intéresserons que médiocrement. Pourquoi voulez-vous que nous soyons dupes d'un récit qui n'a pas commencé par vous duper vous-même ? Balzac croyait à la vie réelle de ses créations, et il y faisait croire. On aurait peur d'être méprisé de M. Flaubert, si on donnait avec lui dans un piège qu'il ne tend pas d'ailleurs. L'impression pénible que laisse ce livre, l'attentat apparent qu'il commet sur la pudeur publique ne tient pas à autre chose qu'à cette absence de toute idéalité. Tel qu'il est, avec ses grands défauts et ses éclatantes qualités, le roman de M. Flaubert appelle l'attention sérieuse de la critique ; il est l'œuvre la plus forte de ces dernières années ; il est pour nous la promesse d'un grand talent et d'un esprit vaste qui n'a pas donné toute sa mesure dans ce livre remarquable, puisqu'il a pris soin de ne pas s'y laisser deviner.

Le réalisme et le Bovarysme de Gustave Flaubert

1/ *Madame Bovary* : un roman à tonalité tragique

S'il est un homme qui, à côté de tant d'autres dans la littérature contemporaine, ait audacieusement entrepris de continuer Balzac, c'est à coup sûr, M. Gustave Flaubert ; c'est aussi le seul qui se soit montré, nous ne dirons pas seulement à la hauteur, mais encore au-dessus de sa tâche. L'observation méticuleuse des détails les plus infiniment petits, l'analyse à outrance des caractères, rien ne lui manque. Seulement, depuis Balzac, de nouvelles tendances littéraires se sont produites. On a trouvé que l'auteur du Père Goriot et de La Peau de chagrin avait trop sacrifié à l'idéal, et on s'est efforcé de ramener l'art d'écrire à la peinture, c'est-à-dire à la représentation fidèle de la vérité, en dehors de toute préoccupation de ce qu'on est convenu d'appeler le beau ; on a proclamé que le but de l'art était de copier la nature et non de l'imiter, de la calquer au lieu de la peindre, et que l'artiste, une fois son sujet d'étude trouvé, devait sans nul souci de l'idée, du sentiment ou de la morale, faire converger tous ses efforts vers les moyens d'exécution. De là est né le réalisme, dont le roman de Madame Bovary est la plus haute expression en littérature.

Il est issu de presque cinq années de travail (septembre 1851- mai 1856) dont il est aujourd'hui loisible de suivre les fluctuations à travers la correspondance de Flaubert avec Louise Colet jusqu'en 1855. Les lettres soulignent les difficultés plus souvent que les satisfactions et permettent aussi de connaître les sources documentaires (sans doute partielles, néanmoins importantes) de l'auteur. Le roman est distribué en trois parties, sans titre, comprenant respectivement neuf (I-IX), quinze (I-XV) et onze chapitres (I-XI), numérotés mais non titrés. La numérotation des chapitres "isole" d'une certaine manière chacune des parties qui correspondent à la fois à un lieu différent, et à un parcours amoureux du personnage féminin. La première partie se déroule à Tostes (la campagne), la seconde à Yonville, et la dernière est placée sous le signe de Rouen (la Ville, "comme une Babylone où elle entrait." III, 5) qui devient l'horizon d'Emma Bovary, même si elle continue à vivre à Yonville. Dans cette tripartition, les chapitres de la 3e partie sont plus courts, plus chargés d'événements, et produisent ainsi un effet d'accélération temporelle.

Chacune de ces parties correspond à une dominante masculine, dans l'univers de Madame Bovary, et chacun des personnages masculins investi de fortes attentes de la part du personnage féminin conduit à une déception. La première est sous le signe du mariage avec Charles Bovary que la soirée au château de La Vaubeysard disqualifie définitivement en plongeant l'héroïne dans un ennui délétère ; la seconde, après les rêveries suscitées par le

jeune clerc de notaire, Léon, fait de Rodolphe "le prince charmant" (il a la séduction, l'élégance, la richesse et le verbe facile), mais il se dérobe à la volonté de fuite d'Emma et cet abandon la rend littéralement malade (une fièvre cérébrale) ; la dernière enfin, transforme Léon en objet de désir —et de plaisir— qui, accélérant le processus de dégradation amoureux aussi bien que financier, aboutit à son suicide.

2/ Le Bovarysme

Il s'agit d'une théorie du "moi" élaborée par Jules de Gaultier (1858-1942), philosophe oublié aujourd'hui mais qui a eu une certaine influence en son temps, et dont Lacan lui-même ne fera pas fi. Après avoir analysé les personnages de Flaubert dans un essai publié en 1892, il en déduit l'idée de "bovarysme" qu'il approfondit ensuite dans plusieurs autres essais. Dans *Le Bovarysme*, 1902 (rééditions, 1911, 1921) il pose, dès le premier chapitre, que dans le domaine physiologique "ce fut le plus souvent la déformation du cas pathologique qui décela le mécanisme normal des fonctions. [...] A se confier à cette méthode, il est apparu que la tare dont les personnages de Flaubert sont marqués suppose chez l'être humain et à l'état normal l'existence d'une faculté essentielle. Cette faculté est le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est. C'est elle, que du nom de l'une des principales héroïnes de Flaubert, on a nommé le Bovarysme."

Il est bon de noter que le bovarysme n'est pas propre à Emma Bovary, il affecte tous les personnages de Flaubert et, selon Gaultier, il est inhérent à l'humanité et même nécessaire à son développement, c'est en quelque sorte la "force tirante" (Segalen). Emma Bovary n'est que l'excès pathologique du fait que "tout être qui prend conscience de lui-même se conçoit par là-même autre qu'il n'est", ceci étant pour l'humanité "le principe funeste et indestructible qui la fonde.

"Le bovarysme [...] a toujours existé, mais on le confondait avec diverses autres maladies de notre esprit, l'amour-propre, la vanité, la suffisance, l'ambition, l'inquiétude, l'inconstance. Il y a un peu de tout cela dans le bovarysme, mais son essence est très différente et très particulière, puisqu'il suppose que le personnage qui en est atteint se développe dans un sens absolument opposé à sa personnalité réelle.